



Opéra-tango

Direction musicale  
Valentina Peleggi

Mise en scène  
Yaron Lifscitz

15 janvier  
→ 23 janvier  
2022

# Maria de Buenos Aires

Astor Piazzolla



opéra de Lyon

# María de Buenos Aires

## Astor Piazzolla

Opéra-tango

Livret d'Horacio Ferrer

Nouvelle production

Coproduction les Nuits de Fourvière

En partenariat avec la Compagnie Circa (Australie)

Minuit à Buenos Aires. El Duende, personnage à la lisière du fantastique et du réel, convoque l'esprit de María, chanteuse « née un jour où Dieu était saoul et de mauvais poil ». Aidé d'un Payador (troubadour) et de diverses figures des bas-fonds, il retrace son destin : de son enfance dans les faubourgs à la gloire dans les cabarets, de son déclin à sa fin tragique dans une maison close, au son d'un bandonéon qui « a une balle dans son souffle » et crie « sa mort au chant d'un seul coup de feu ». Devenue ombre, María est condamnée à errer dans la nuit de Buenos Aires... avant de réapparaître à l'aube et de donner naissance à une nouvelle María, « qui est tout elle, mais pas entièrement ».

Direction musicale  
**Valentina Peleggi**

Mise en scène et décors  
**Yaron Lifschitz**  
– Circa

Costumes  
**Libby McDonnell**  
– Circa

Lumières  
**Lutz Deppe**

Vidéo  
**Yann Philippe**

María  
**Wallis Giunta**

Ténor  
**Luis Alejandro Orozco**

Danseuses du Ballet de l'Opéra de Lyon  
**Abril Diaz, Anna Romanova**

Compagnie  
**Circa**

Orchestre de l'Opéra de Lyon

Ensemble  
**Negracha**

## À l'Opéra de Lyon

**Janvier 2022**

**Samedi 15**  
– 20h

**Mardi 18**  
– 20h

**Mercredi 19**  
– 20h

**Vendredi 21**  
– 20h

**Samedi 22**  
– 20h

**Dimanche 23**  
– 16h

Durée  
**1h40 sans entracte**

Langue  
**En espagnol, surtitré en français**

Âge  
**Dès 14 ans**

**Rendez-vous autour des spectacles**

**Go Maestro! Mercredi 19 janvier – 18h30**

## Éloge de l'impureté

*María de Buenos Aires* marque le début d'une longue collaboration entre Astor Piazzolla et le poète Horacio Ferrer. Ecrite à l'origine pour un ensemble de dix musiciens, cette *tango operita*, sans égale dans le répertoire du compositeur, est un chapitre majeur de ce manifeste esthétique qu'est le *nuevo tango*. Pliant la forme opératique aux règles de son turbulent esprit de synthèse, Piazzolla malaxe tango (sous toutes ses formes), jazz et classique, mélodies populaires et écriture savante. Un éloge de l'impureté que Ferrer relève en télescopant le trivial et le sacré (María fait écho à la figure de la Vierge), la tragédie et la mascarade. *María de Buenos Aires* est comme une cérémonie alchimique oscillant sans cesse entre magie noire et magie blanche, malédiction et rédemption... Avec le bando-néon comme instrument-roi, condensant dans ses plis toutes les nuances de tristesse et de désir qui composent la trame de fond de la condition humaine.

## Vivre, mourir, renaître

Véritable feu d'artifice verbal, le livret d'Horacio Ferrer déroule une succession de tableaux étourdissants de virtuosité

poétique. Empruntant au *lunfardo*, l'argot de Buenos Aires, il entrelace allégorie symboliste, conte métaphysique et réalisme magique. Poignant et grinçant, rehaussé de contrepoints comiques ou surréalistes (la scène du « cirque de la psychanalyse »!), le périple initiatique qu'il met en récit illustre cette force motrice fiévreuse, cet élan vital acharné qui anime le tango – ce que l'écrivain Jorge Luis Borges appelait le « bonheur du courage ». « Vivre, ce n'est jamais qu'apprendre à mourir et s'occuper à renaître », semble nous dire María. C'est le destin que Piazzolla attribue au tango lui-même, qui a le devoir de se réinventer s'il veut aspirer à l'éternité.

## Rêve de tango, tango d'un rêve

A la tête de la compagnie australienne Circa, Yaron Lifschitz explore depuis 2004 les zones de frottement entre le cirque contemporain, la danse, la musique et le théâtre : un art mouvant, sans cesse recomposé, dont il tire des spectacles d'une puissance expressive sidérante. En adaptant *María de Buenos Aires* pour dix acrobates, deux solistes (qui se partagent

aussi le récitatif d'*El Duende*), deux danseurs, des musiciens de tango et un orchestre de cordes, il trouve un matériau idéal pour estomper les lignes entre le langage des corps, la dramaturgie du tango et le génie musical de Piazzolla. Avec en ligne de mire cet idéal que Borges n'aurait pas renié : « créer un rêve de tango et le tango d'un rêve », transcendant les disciplines pour atteindre les plus hautes crêtes d'intensité et de sensualité.

## Texte d'intention

*De la querelle avec les autres, nous faisons de la rhétorique, mais de la querelle avec nous-mêmes, nous faisons de la poésie.* (William Butler Yeats)

*Maria de Buenos Aires* est en quelque sorte une grande querelle et si Yeats est dans le vrai, c'est un grand poème. Elle traite de la croyance, de la religion, du désir, de l'amour perdu et de l'espérance. Elle s'attaque aux limites du genre opéra, elle débat de ce qu'est un poème et de ce que ce qu'il n'est pas, de ce que le drame pourrait être et, le cas échéant, de ce que sont les limites du tango.

Il ne s'agit en aucun cas d'un opéra «normal» (ni d'une opérette, ni d'une comédie musicale, ni de rien d'autre). C'est un cycle de chansons ou de poèmes qui raconte vaguement l'histoire d'une femme – Maria – qui semble mourir deux fois et donner naissance à elle-même. Aucun risque de déflorer l'intrigue, car vous ne saurez pas l'histoire en regardant le spectacle.

Il existe certaines règles ou formules que l'opéra a tendance à utiliser afin de créer un sens dramatique et une cohérence musicale ; *Maria de Buenos Aires* les enfreint presque toutes. C'est surréaliste et souvent délibérément pervers : quand une scène courte et énergique s'impose, un long poème est récité. Le plus grand numéro du spectacle est représenté deux fois, avec des paroles. Et la scène finale est le contraire d'un brian final.

J'ai abordé la production comme un poème. Comme le rêve d'un tango et le tango d'un rêve. Mon unique exigence était qu'on ne danserait pas le tango. Le tango cependant serait toujours présent dans la relation pleine de tension et de désir entre les éléments, dans ce que Walter Benjamin appelle « la relation érotique primale entre la distance et proximité ».

Mais on ne verra jamais vraiment la danse. Je voudrais que le public danse intérieurement, dans son cœur, avec son souffle. Parfois, le tango serait entre un instrument et des mots, parfois avec un corps et de la musique, parfois dans la nature même de l'espace, lorsque la scène tourne et que les perspectives se déplacent.

*Maria de Buenos Aires* est un opéra complexe, mais pas difficile. Il est sensuel et joyeux et triste. C'est, d'une certaine façon, une messe, avec le tango comme Dieu, Maria comme Marie et le désir comme Saint-Esprit. La dernière scène – *Tangus Dei* – en est un bon résumé. Non pas l'*Agnus Dei*, Agneau de Dieu, mais le Tango de Dieu, mais aussi un jeu de mot et bien sûr une musique captivante.

Il n'est pas possible de traiter tout cela de façon intellectuelle. Tout comme un tango, il faut le vivre pour le comprendre. Le seul moyen de rencontrer vraiment cet opéra est de s'abandonner à ses joies sensuelles, de laisser le plaisir de la musique, les effets des acrobaties, les courants merveilleux de la lumière et de la vidéo créer une nouvelle sorte de poésie théâtrale.

Je suis profondément reconnaissant à l'Opéra de Lyon de m'avoir fait confiance, ainsi qu'aux artistes de notre compagnie Circa, pour traverser le monde en ces temps difficiles et réimaginer avec audace un chef-d'œuvre négligé.

Yaron Lifschitz